

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 94 (1949)
Heft: 6

Artikel: De la manœuvre aéroportée anglaise en Normandie [fin]
Autor: Nicolas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342431>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la manœuvre aéroportée anglaise en Normandie

(suite.)

SECONDE PARTIE DE LA TACTIQUE DES AIRBORNE

1. PRÉLIMINAIRE

Le succès dépend souvent bien moins de la génialité du plan des opérations que de la manière dont les combattants de 1^{re} ligne savent ou peuvent réaliser, au détriment de l'ennemi, les intentions de leurs chefs.

Combien de fois la stratégie s'est-elle effondrée parce que la tactique faisait faillite ! La guerre de 1914-1918 en constitue l'exemple le plus marquant, aussi bien dans son ensemble que dans chacun de ses épisodes. L'échec de Hitler aux portes de Moscou en 1941, l'arrêt de Rommel au seuil de la vallée du Nil, la saignée de l'armée de Paulus à Stalingrad, comme du côté allié les hécatombes de Cassino ou le fiasco de l'entreprise amphibie d'Anzio-Nettuno, ont procédé durant le dernier conflit des mêmes causes.

C'est pourquoi notre Haut-Commandement ne doit pas être seul à connaître de l'emploi des troupes de l'air. On ne peut plus se borner aux seules considérations stratégiques. Il faut aussi que nos exécutants et tout spécialement les échelons moyens et inférieurs du commandement soient rompus par l'étude ou par l'exercice avec leurs méthodes de

combat, de manière qu'ils puissent leur répondre à bon escient. C'est d'autant plus impérieux qu'aucun autre acte de guerre n'exigera d'eux une plus grande somme d'initiative ; encore faut-il que la spontanéité de leurs réactions n'aboutisse point à des hécatombes sans profit ou à saboter par avance la riposte du chef. Nous avons déjà vu, par exemple, que le soldat du front n'a pas à se préoccuper des troupes de l'air qui descendraient dans son dos et que cela ne doit en aucun cas, surtout, l'inciter à quitter son poste de combat, serait-ce dans l'intention de courir sus aux parachutistes.

Nombre de nos hommes et de nos subdivisions seront livrés très probablement à eux-mêmes dans la confusion initiale d'une grande attaque aéro-terrestre. D'où il importe, pour éviter autant que possible les inconséquences de la passivité ou d'une agitation désordonnée, que leurs réactions soient réfléchies et qu'elles s'inspirent de l'idée maîtresse du chef, comme aussi des particularités des troupes de l'air assaillantes.

2. LA MISSION

La 6^e division Airborne¹ avait donc fini par recevoir l'ordre de s'emparer de la bande de terrain, large de 12 à 15 km. entre l'Orne et la Dives pour couvrir l'aile gauche de l'armée britannique débarquant à l'W. de l'Orne. Elle fait aussitôt éclater cette mission générale en une série de missions fragmentaires qu'elle distribue à ses subordonnés.

Elle commence par constituer deux échelons.

Le premier, formé des deux régiments (les 3^e et 5^e) de parachutistes, s'engagera dès minuit dans la nuit du 5 au 6 juin.

Le second, qui comprend le régiment aéroporté (le 6^e), ainsi que l'E.M. de la division et les troupes divisionnaires (art., etc.) n'arrivera que dans la soirée seulement du 6 juin.

¹ Voir la composition de cette division à la page 221 du N° 5.

Cet échelonnement dans le temps est conditionné, comme nous l'avons déjà vu, en bonne partie par la pénurie des avions de transport. Mais il est intéressant de constater que, contrairement au procédé employé lors de l'attaque de la Sicile, les planeurs, cette fois-ci, ne surviennent que dans la seconde vague, après les parachutistes.

Serait-ce une leçon de cette campagne ? Aucunement. En effet, on envisagera bel et bien pendant longtemps de placer le régiment aéroporté dans le premier contingent.

On y renonça, dit l'historique officiel anglais, à la suite de certains renseignements et de l'étude de photographies aériennes, qui démontraient que nombre des places d'atterrissement prévues étaient devenues impraticables du fait que les Allemands y plantaient de gros pieux comme obstacles anti-avions ou antiplaneurs. On dut ainsi remplacer au dernier moment les aéroportés par des parachutistes, de façon à ne faire arriver les premiers que de jour pour qu'ils pussent choisir de visu leurs terrains d'atterrissement et éviter des pertes disproportionnées.

L'argument retient notre attention. Il est donc possible de créer des obstacles suffisamment efficaces pour réduire l'emploi des troupes de l'air ? Le fait est intéressant à enregistrer et nous nous imaginons la densité de pieux qu'il faut dresser à cet effet. Mais lorsqu'on va sur place pour se rendre compte des conditions exactes, comme je l'ai fait, on ne manque pas d'être surpris par la profusion et l'immensité des terrains dénudés (à notre jauge de Suisse, tout au moins). Des titans ne seraient point parvenus à les barrer. Les Allemands n'ont donc pu placer des obstacles que dans un ou deux espaces très restreints à la proximité immédiate de quelqu'une de leurs positions. On s'étonne que les Anglais aient pu même parler de cette mesure insignifiante et qu'elle ait suffi à bouleverser leur plan. Ceci prouve une fois de plus le haut degré de vulnérabilité des aéroportés et la méticulosité des soins qu'il faut prendre pour éviter que leur engagement ne tourne à la

catastrophe. La marge de sécurité est si mince ! Si les Britanniques ont dû montrer tant de circonspection dans les vastes étendues de la Normandie orientale, que serait-ce pour un belligérant qui voudrait attaquer notre petit pays avec ses zones propices si chichement mesurées !

Chacun des rgt. de parachutistes reçoit en définitive trois missions :

Le rgt. de droite (le 5^e rgt. de parachutistes) se voit ordonner :

1^o de s'emparer en toute première urgence des deux ponts voisins sur l'Orne et sur le Canal de Caen, près des villages de Bénouville et de Ranville, ainsi que des hauteurs environnantes, afin d'assurer à la 6^e Airborne sa liaison avec les gros de l'armée britannique ;

2^o et 3^o de s'emparer des villages de Bas-Ranville et de Ranville-le-Mariquet, ainsi que de leurs environs, d'une part pour préparer et couvrir le débarquement des aéroportés et, d'autre part, pour assurer aux Britanniques une bonne tête de pont pour des opérations ultérieures ;

Le 3^e rgt. de parachutistes s'étalera à la gauche du précédent sur une très grande profondeur avec les tâches suivantes :

1^o il capturera et détruira près du village de Merville la batterie casematée allemande qui risque de flanquer la plage de débarquement extrême gauche de l'armée anglaise à une distance de 8 à 10 km ;

2^o il détruira les ponts de Troarn, de Bures, de Robehomme sur la Dives, ainsi que le pont de Varaville sur un affluent de ce fleuve ;

3^o il barrera les routes venant du sud et de l'est.

La première chose qui frappe dans ce faisceau de missions et dans les ordres d'exécution, est de constater l'importance accordée à la prise du pont sur l'Orne. C'est à cette opération, en effet, qu'échoit l'honneur d'ouvrir la campagne de Nor-

mandie ; ceux qui y prendront part seront les premiers soldats alliés qui fouleront le sol de la France.

On comprendrait aisément le choix, si ce pont constituait un objectif indéniablement vital pour le développement immédiat de la manœuvre des troupes qui viennent par mer. Mais non, tel n'est pas le cas. Le gros de l'armée anglaise n'a nullement l'intention de franchir l'Orne. Le pont ne servira qu'à la liaison entre la 6^e « Airborne » et lui.

Ainsi le premier souci du Haut-Commandement, lorsqu'il lance ses troupes de l'air dans l'action, n'est point de s'emparer d'un but qui aurait un intérêt tactique indiscutable (par exemple, une position fortifiée allemande), mais simplement de s'assurer la rapidité des communications des Airborne avec l'arrière et, partant, de se réserver la possibilité de leur fournir sans tarder quelque renfort. On commence par regarder vers l'arrière plutôt que vers l'avant. Nous ne nous serions guère attendu à tant de prudence de la part de troupes qui jouissent d'une telle réputation de casse-cou. Il faut, il est vrai, établir une distinction entre l'exécutant, qui est dressé effectivement à n'avoir peur de rien, et les chefs supérieurs, à qui n'échappe à aucun moment la conscience de la fragilité, de la rareté et de la cherté des divisions aériennes. De l'extérieur, nous sommes portés à ne voir que l'audace du premier ; elle nous masque la crainte qu'éprouvent chaque fois les hauts gradés à engager une telle troupe. Cet incident, en tout cas, nous illustre au mieux la faiblesse congénitale de la division aéroportée, qui résulte aussi bien de la maigreur de ses moyens que de son impuissance à se ravitailler normalement.

Un autre détail paraît encore bizarre dans le lot des missions du 3^e régiment de parachutistes : la destruction du pont de Varaville. Comment se fait-il qu'en ce lieu on se confine à la destruction d'un pont sur un simple ruisseau et que l'on néglige le pont de la même route, à 3 km. seulement plus à l'est, sur la Dives, qui, elle, représente un obstacle véritable ? Si l'on a pris la précaution de prescrire d'aller aussi loin qu'à

Troarn pour y démolir le pont sur la Dives, on ne saisit guère pourquoi on ne procède pas selon le même esprit dans la région de Varaville. Ce n'est certainement pas la résistance allemande qui l'interdit, puisque, de l'aveu de l'historique officiel anglais, le 1^{er} bat. canadien de parachutistes, qui fut chargé de cette tâche, la mena à chef avec plein succès sans qu'il se heurtât à une opposition sérieuse.

Il est plus logique d'admettre que le Haut-Commandement avait ordonné la destruction du pont sur la Dives et que, si les exécutants lui substituèrent celle du ponceau de Varaville, cela ne provient que d'une de ces confusions comme il s'en produit tant avec les troupes de l'air. Il s'est agi d'un pur effet du hasard et non d'une intention délibérée. Ainsi, quoi que nous en raconte aujourd'hui l'historien officiel, le 1^{er} bat. canadien de parachutistes n'aurait pas accompli entièrement sa mission.

Un dernier point n'aura pas manqué d'éveiller la curiosité, non seulement des techniciens, mais encore de tous ceux qui se sont penchés tant soit peu sur le problème de nos troupes de destruction à propos de ces ponts.

Quand nous songeons aux quantités d'explosif, à l'envergure et à la durée des travaux (chambres de mines, bourrage ou fixation des charges, etc.) qui sont nécessaires pour faire sauter le moindre des ouvrages, nous nous demandons en toute sincérité comment on a pu prescrire de telles consignes à des troupes de l'air, fût-ce à des unités de sapeurs spécialisées dans le maniement du trotyl, et quel effet on pouvait escompter de leur action improvisée. Il bondit aux yeux des moins avertis qu'on ne saurait nullement espérer une démolition complète et durable des ponts. Tout au plus, les endommagerait-on assez pour interdire ou restreindre le trafic d'une manière très momentanée. Il s'agit donc d'une action perturbatrice pour freiner tant soit peu l'arrivée des renforts allemands au jour D, dans la même ligne que celle qui aboutit à saccager sauvagement toutes les cités-carrefours.

Les régiments, au reçu de leurs missions, les répartissent à leur tour à leurs bataillons. Chacun de ceux-ci, en définitive, va agir *en toute indépendance*, sans se lier d'aucune façon aux autres, avec lesquels le plus souvent il ne garde aucun contact, vu les distances qui les séparent. *Le bataillon constitue en somme l'unité tactique des troupes de l'air.* Le rôle du cdt. rgt. paraît bien effacé.

Si nous examinons maintenant un instant la grandeur spatiale de l'ensemble des tâches données aux Airborne, nous ne nous étonnerons plus guère, après tout ce que nous avons déjà appris à leur sujet, de découvrir que ces six minces bataillons de parachutistes vont s'égailler dans des actions divergentes dans un quadrilatère minimum de 12 km. de côté, soit une superficie de 144 km² ! Pour pallier l'aride sécheresse des chiffres, supposons dans notre Pays de Vaud¹ la zone comprise entre la Venoge à l'W. et la ligne Paudèze-Haute-Menthue à l'E., de l'embouchure de ces rivières dans le Léman jusqu'à la ligne Dailly - Villars-Tiercelin au N. Elle correspondrait à peu près au secteur indiqué ; mais, si les distances jouent, il n'en faudrait pas inférer que le relief correspond aussi : les côtes de la vallée de la Venoge représenteraient quasi des montagnes en comparaison des molles ondulations de la Normandie. Essayons maintenant de nous donner une notion de la densité de l'attaque qui viendrait du Sud, en nous imaginant là l'engagement de ces six minces bataillons de parachutistes, suivis ensuite par le soldé de la 6^e div. Airborne².

Le premier bataillon devrait s'emparer du pont du Moulin-du-Choc sur la Venoge et des hauteurs de part et d'autre avoisinantes ; il serait amené à s'étendre ainsi jusqu'à Romanel et Aclens. Les deux autres bat. de ce même rgt. s'empareraient

¹ Voir carte Lausanne 1/100 000.

² Les gros de l'Armée britannique, soit 3 divisions en première ligne et une division en deuxième ligne, venant par le lac, dans la même hypothèse, débarqueraient eux sur les trois plages de Nyon à l'embouchure de la Promenthouse, de Rolle-Perroy et de l'embouchure du Boiron à 2 km. S.W. Morges. Voilà l'image que l'on peut se faire de cette opération.

des plateaux de Vufflens-la-Ville et de Mex pour y préparer l'atterrissage des aéroportés (env. 1 rgt. inf. plus 2 gr. art.) qui n'arriveraient que 15 à 17 heures plus tard et qui, dans un second temps de la manœuvre, s'étaleraient en éventail pour aller occuper Boussens, Bournens et Penthalaz. Mais avant que cette seconde phase se fût même amorcée, le deuxième régiment de parachutistes, arrivant dans le secteur quasi en même temps que le premier, aurait fait atterrir deux bataillons sur toute l'étendue des plaines de la Blécherette jusqu'à Romanel sur Lausanne, (les Plaines du Loup si connues des soldats qui ont passé par la caserne de Lausanne). L'un deux s'en irait attaquer une batterie fortifiée qui se trouverait approximativement à la gare de Renens, puis, marchant au N., s'efforcerait de se rapprocher de ceux qui se trouveraient à Mex. L'autre bat., d'une part, devrait détruire un des ponts-routes sur la Paudèze, mais se contenterait de faire sauter un ponceau sur un des affluents du Flon dans la région du Petit-Mont ; d'autre part, avec la seconde partie de ses forces, il irait accomplir une tâche identique sur le haut cours du Talent, dans la région du Chalet-des-Enfants.

Le dernier bataillon de parachutistes se poserait enfin dans la région d'Assens pour se diriger, en deux tronçons, l'un vers Villars-Tiercelin, l'autre vers Froideville, pour y détruire à chacun de ces endroits un pont.

Tels sont, grossso modo, l'ordre de grandeur et le genre des missions qui furent donnés à la 6^e Airborne pour l'invasion de la Normandie ; et n'oubliions point toujours qu'il faudrait deux bataillons de parachutistes pour faire un seul bataillon d'infanterie.

Il n'est nul besoin d'être féru de science militaire pour mesurer à quel point la réaction résolue d'une réserve mobile et agressive, même relativement faible, pourrait semer le désordre dans un dispositif pareillement distendu et dissocié ; on parviendrait très vite à tenir en échec les troupes de l'air et à contrecarrer leurs desseins. Mais pour ce faire, il faut que

le chef de cette réserve n'ait à aucun moment froid aux yeux. Car, sur le moment, il n'aura aucune vue d'ensemble de la situation ; il aura lui-même l'impression d'être coupé, encerclé, d'être perdu. Malgré cela, et fort de son indéfectible confiance, il devra rechercher immédiatement la bagarre sans attendre des ordres, taper du gauche, cogner du droit, en évitant de se laisser accrocher, bref, multiplier sa présence par son activité pour faire croire à l'ennemi qu'il se heurte à des forces supérieures. Ce ne sera point difficile : l'agresseur est encore infiniment plus mal instruit sur l'emplacement de ses propres troupes et se trouve quasi perdu dans un pays qu'il ne connaît point.

Le combat commence par revenir à son essence antique : à la pure lutte de caractère des deux chefs adverses, ce qui devient de plus en plus rare aux échelons moyens du commandement dans la débauche de matériel des batailles modernes. L'exemple que je viens d'illustrer prouve encore la valeur de la résistance des gardes locales. Ce n'est qu'un grain de sable, certes ; il peut suffire à cet instant à gripper la machine ennemie. Mais que les dites gardes ne s'avisent point de vouloir monter de grandes opérations pour foncer sur les troupes de l'air ! Qu'elles tiennent simplement leurs fermes, leurs localités et que, posément, elles placent leurs balles à coup sûr. Cette fusillade meurtrière contribuera à accroître l'incertitude et l'insécurité chez l'adversaire, ainsi qu'à rabattre l'insolence de ses audaces. Quiconque se rendra enfin à l'évidence qu'une réserve formée de simples fantassins, sans moyens rapides de transport, ne convient guère pour un tel genre de combat. La lenteur de ses déplacements ne lui permettra d'intervenir le plus souvent que comme la grêle après vendange. Elle s'époumonera à courir après des parachutistes insaisissables. Elle pourra tout au plus tenir un objectif important (un carrefour ou une hauteur, par exemple) ou s'engager au petit bonheur dans une direction avec l'espoir qu'elle y rencontrera ceux qu'elle cherche.

Les premiers moments de la lutte contre les Airborne exigent la rapidité des réflexes et des mouvements.

3. L'EXÉCUTION

Je ne m'attarderai pas sur la préparation de l'attaque. Je me bornerai simplement à citer que les cdts. des Airborne, dès qu'ils connurent leur mission exacte, s'appliquèrent à découvrir des terrains et des conditions analogues en Angleterre pour « répéter » méticuleusement l'opération et inculquer à leurs troupes tous les détails de son exécution. On ne craignit pas même parfois de bouleverser des terres arables pour y reproduire la position que l'on voulait assaillir. L'historique officiel concède, en effet, à propos de l'entraînement des troupes de l'air, *qu'on ne saurait les engager à la hâte, et par conséquent très souvent, parce que leur attaque échouerait sans manque, si chaque participant ne connaissait pas par le menu ce qu'il doit faire et quand il doit le faire.*

La campagne de Normandie s'ouvre donc par le coup de main sur les ponts de l'Orne et du Canal de Caen entre Bénouville et Ranville.

Enfreignant le principe que l'on avait finalement admis, on décide que l'on ne peut aucunement se priver des aéroportés pour cette opération vitale, malgré les risques de casse. C'est pourquoi on charge — chacune sur un planeur — six sections d'infanterie de l'air renforcées par quelques sapeurs, et on les enlève en pleine nuit. A l'instant où les avions remorqueurs atteignent la côte normande à une altitude de 1800 à 2000 m., ils libèrent les planeurs, qui continuent à cingler seuls, en silence dans l'obscurité comme des oiseaux de proie nocturnes, vu leur objectif *distant encore de 5 km.* A ce moment, on a déjà égaré un des appareils. S'étant fourvoyé, il atterrira à 14 km environ à l'est de la Dives, c'est-à-dire à plus de 25 km. de son but ! Les cinq autres touchent terre, conformément au plan,

quelques minutes après minuit, dans la bande de quelque 500 km. qui s'allonge entre l'Orne et le Canal de Caen, donc à l'intérieur des deux voies d'eau. La préparation avait été poussée encore plus loin, puisqu'on avait a priori scindé le détachement en deux équipes, une par pont, et qu'on leur avait prescrit de se poser chacune à moins de 50 m. de leur objectif. Certains planeurs réussissent leur tâche à la perfection ; les autres ne leur sont guère inférieurs, les plus éloignés, en effet, arrivant à moins de 400 m.

C'est un exploit sans contredit remarquable, qui en dit long sur les possibilités des aéroportés, si l'on songe aux difficultés des ténèbres et de la méconnaissance du pays. Il est vrai que des cours d'eau se laissent toujours assez facilement repérer du haut des cieux.

Les sections, comme de bien entendu, jaillissent hors des carlingues, sitôt que celles-ci ont pris contact avec le sol, et se précipitent vers le pont qui leur a été assigné. Quelques brefs coups de feu. Les postes de garde sont bousculés en deux temps et trois mouvements et abandonnent les ouvrages intacts aux mains des agresseurs, qui immédiatement s'établissent en hérisson tout autour dans l'attente de quelque contre-attaque. En quelques minutes, l'affaire a été liquidée. Mais la nouvelle défense est encore bien faible. Aussi le plan a-t-il prévu que le 7^e bataillon de parachutistes, sautant dans la région de Ranville, à environ 1 km. de là, viendrait la renforcer dans un délai de 1 heure et demie. Pour mettre tous les atouts de son côté et réduire au maximum les risques d'erreur, on avait fait descendre préalablement sur les lieux d'atterrissage des éclaireurs qui devaient les marquer au moyen de feux. Malgré cette précaution et à cause d'un vent, dit-on plus fort qu'on n'avait escompté, le bataillon tombe plus loin que prévu, est passablement dispersé et bien des hommes se blessent dans leur chute. Pour rallier sa troupe, le cdt. bat. fait alors sonner de la trompette, à intervalles réguliers, dans la nuit. Etant parvenu enfin à regrouper quelque 200 hommes,

il rejoint les aéroportés aux ponts avec ce détachement aux environs de 3 heures du matin.

Nous renoncerons à décrire les escarmouches qui suivirent. Elles n'offrent aucun profit pour nous. Elles sont trop particulières pour que nous puissions en tirer un enseignement. C'était essentiellement l'engagement des troupes de l'air qui nous intéressait pour savoir comment les choses se passent. Nous voilà servis.

Nous venons de voir que l'on préfère, contrairement à ce que nous aurions supposé, les aéroportés aux parachutistes pour un coup de main. Nous devons convenir que la précision de l'atterrissement des planeurs nous impressionne et nous convainc du danger que ce genre de troupes représente, d'autant plus que, formées de subdivisions constamment commandées, elles peuvent passer aussitôt à l'action. Elles n'ont aussi égaré qu'un sixième de leurs forces. Le bataillon de parachutistes, lui, a pris deux fois plus de temps que calculé pour arriver aux ponts et a « semé » près des deux tiers de ses effectifs ; il en est réduit, somme toute, à la grosseur d'une bonne cp. d'infanterie terrestre ; et les pertes de matériel qu'il a subies sont certes encore plus importantes : il a beau sonner de la trompette, ce n'est pas cela qui lui permet de retrouver dans l'obscurité les ballots d'armes disséminés sur de vastes surfaces. Il nous faut spécialement souligner ces diminutions considérables de puissance ; elles faciliteront d'autant, pour le défenseur, l'action résolue d'une réserve, comme nous l'avons déjà esquissée.

Le coup de main des aéroportés doit nous donner sérieusement à réfléchir sur toute la question des ouvrages minés, de leur degré de préparation, de la responsabilité de leur mise à feu. Il est si brusque, il se déroule avec une telle rapidité que si le pont n'est pas prêt instantanément à sauter et que si la sentinelle ne possède pas la consigne formelle, *sans aucune restriction*, de procéder aussitôt à sa destruction, nos ouvrages tomberont chaque fois intacts aux mains de l'ennemi, comme

ce fut le cas des ponts sur l'Orne et sur le Canal de Caen près de Bénouville. Songeons simplement à l'effet qu'éprouva le territorial surpris par la soudaineté et la violence d'une telle attaque. Il lui faudra déjà beaucoup de cran pour exécuter la plus stricte mission. Il faut donc proscrire pour lui toutes les subtilités et ces consignes à plusieurs éventualités. Il ne doit avoir qu'un seul ordre : détruire le pont sans hésitation dès qu'il est attaqué.

Le coup de main des aéroportés sur les ponts ne constitue du reste pas le seul de son espèce durant cette nuit d'invasion.

L'autre régiment de parachutistes avait aussi réclamé et obtenu l'aide des aéroportés pour l'assaut de la batterie fortifiée de Merville, qui se présentait sous la forme d'un large point d'appui carré de 400 m. de côté, cerné de barbelés et de mines et défendu par des armes automatiques. On voulait notamment que trois planeurs atterrissent à *l'intérieur* de la zone fortifiée au moment où le bat. de parachutistes serait prêt à l'assaillir de l'extérieur. Il est typique de constater à nouveau que dès que la tâche réclame de la précision et l'immédiateté de l'action, on fait appel aux aéroportés plutôt qu'aux parachutistes. Ce fait confirme la leçon de l'entreprise précédente.

En outre, cinq autres planeurs se poseront avec les parachutistes pour leur apporter des armes lourdes, des explosifs, des canons d'infanterie, des jeeps pour transporter des munitions, et même des échelles pour franchir un fossé.

Là aussi, on a voulu s'assurer toutes les garanties de succès. On a répété l'opération cinq fois de jour et quatre fois de nuit, même avec des cartouches à balles, en Angleterre, jusqu'à ce qu'elle jouât dans ses plus infimes détails. Un détachement de découverte commencera par se poser, formé de deux éléments : l'équipe de la reconnaissance technique marquera exactement au moyen de feux les aires d'atterrissage pour le bataillon, pendant que la patrouille tactique s'en ira tâter la position ennemie. Une seconde vague de parachutistes couvrira la

zone où arrivera enfin le gros du bataillon. Celui-ci se portera ensuite à proximité de son objectif ; dix minutes avant qu'il ne déclenche son attaque, 100 bombardiers Lancaster viendront déverser une ultime et terrifiante cargaison de bombes sur la batterie. Alors pendant qu'un groupe créera une diversion d'un côté, on attaquera en force de l'autre. Au moyen des tubes d'explosifs, on ouvrira trois brèches dans les barbelés pour aller rejoindre au plus tôt à l'intérieur les hommes des trois planeurs qui s'y seront justement posés et pourachever, de concert avec eux, la conquête des positions allemandes. Tout est donc réglé, minuté. Rien n'a été abondonné au hasard ou à l'improvisation. Nous devons bien admettre que les nombreux exercices que l'on a pratiqués pour mettre au point la méticulosité de cette tactique, ont convaincu chefs et hommes du rang de l'excellence du procédé. La répétition générale au moins certes s'est déroulée en tous points selon le scénario. Mais les événements se chargeront de nous démontrer qu'il y a loin de la manœuvre du temps de paix effectuée dans un paysage familier à la réalité de la guerre dans une contrée inconnue. On ne travaille pas de la même façon lorsqu'on expose à tout moment sa vie.

Le bataillon, malgré toutes les mesures prises, se dissémine en effet, sur une énorme zone, certains groupes tombant à plusieurs kilomètres du rendez-vous fixé ! On incrimine à nouveau la force du vent. Cependant l'historique officiel finit par lâcher le lourd aveu que nombre de pilotes ont confondu l'Orne et la Dives ! C'est donc cette erreur de navigation, bien plus que la violence de la bourrasque qui a dispersé la troupe. Faut-il la mettre au compte de certains tirs de D.C.A. allemands, pourtant bien peu denses, de quelques pièces légères ? Aussi, plus d'une heure et demie après le saut — il est déjà 0250 — le cdt. de bat. n'a rallié que 150 hommes sur les 600 qu'il aurait dû rassembler ! Il a perdu ses lance-mines, ses canons antichars, ses détecteurs de mines, il ne possède qu'une seule mitrailleuse, il ne sait pas où sont les jeeps et bien d'autres

choses encore, pas plus du reste que les planeurs qui auraient dû lui apporter tout ce matériel.

En désespoir de cause, et prisonnier de l'horaire, il décide de se porter en avant sans plus attendre, avec ce qu'il a sous la main. Les bombardiers, hélas ! n'ont guère plus de fortune : leurs bombes tombent à côté du but, menaçant surtout de mettre hors de combat la patrouille d'exploration qui, elle, est à son poste.

A l'heure prévue, ce squelette de bataillon passe à l'attaque. Le combat s'engage. Et en conformité du plan, les planeurs d'assaut apparaissent dans les airs, tournoyant au-dessus de la région. Au lieu de trois, ils ne sont plus que deux, parce que le troisième a dû abandonner la partie en Angleterre déjà, son câble remorqueur s'étant prématurément décroché. En outre, parmi les deux qui restent, quatre hommes ont été blessés dans l'un par un obus de D.C.A. légère allemande au moment du franchissement de la côte. Il avait été convenu que le bataillon leur signalerait maintenant l'objectif par une fusée éclairante projetée par un lance-mines. Mais il ne possède ni fusée, ni lance-mines. Les pilotes doivent se débrouiller seuls. Une position terrestre ne se laisse pas aussi facilement repérer dans l'obscurité que des ponts. C'est pourquoi tous deux ratent leur coup ; ils se posent à l'extérieur — et non à l'intérieur — de l'enceinte fortifiée, l'un à quelque 50 m. et l'autre à plus de 800 m.

La position allemande, malgré tout, fut enlevée de haute lutte, dit-on. Il ne nous chaut guère de voir comment ; on n'en saurait tirer aucune leçon. Le succès couronnant l'entreprise, certains pourraient minimiser l'effet de la désorganisation des troupes de l'air en prétendant que celles-ci sont tellement dressées à travailler dans des conditions pareilles qu'elles sont capables de se sortir de situations apparemment inextricables. Rien ne saurait leur résister. Le point d'appui de Merville, aux dires des Anglais, ne comprenait-il pas, outre les 4 canons casematés de 150 mm. qui évidemment ne

pouvaient pas servir à grand-chose dans ce genre de combat, au minimum 6 mitrailleuses, 1 canon double de D.C.A. de 20 mm. pouvant intervenir dans la lutte terrestre, et une garnison de 180 à 200 hommes ? Ces chiffres nous laissent rêveurs en comparaison des moyens mis en action pour l'assaut par les Airborne. Comment une troupe qui bénéficie de la supériorité du nombre, des armes, des fortifications, de la connaissance de sa position, peut-elle se faire vaincre aussi facilement ? Quelque chose ne plaque pas. Ou bien la force de la garnison allemande a été manifestement exagérée dans des buts de propagande, ou bien, ce qui offre beaucoup plus de vraisemblance, il s'agissait d'une de ces unités de la défense côtière formée de territoriaux et d'étrangers sans instruction et sans moral, qui, n'ayant aucune envie de se battre, ont décampé comme une bande de rats aux premiers claquements des balles.

La réussite de Merville prouverait bien plus le manque total de valeur de la troupe allemande que la qualité des Airborne. L'affaire aurait pu tourner d'une manière totalement différente pour ces derniers, s'ils s'étaient heurtés à de véritables combattants.

Quoi qu'il en soit, cette échauffourée a fait fondre encore le bataillon de parachutistes. Ce ne seront que 80 hommes (sur les 600 à 700 engagés) qui se mettront en marche pour se rapprocher de Ranville et du gros de la division (c'est-à-dire qui, de Renens, se dirigeaient sur Mex dans l'exemple que nous avons choisi sur le sol vaudois).

Alors que nous nous étions déjà déja de la maigre densité qui découlait du plan d'attaque, les déficits et la débilité de l'exécution excèdent de loin tout ce que nous aurions osé envisager.

Les quatre autres bataillons de parachutistes, qui opèrent seuls, ne nous donnent aucune image plus favorable de l'engagement des Airborne. Partout et toujours, la même antienne revient : les avions s'égarent ou ne lâchent pas les

hommes exactement à l'endroit voulu, les « steacks » même de parachutistes (c'est-à-dire l'équipe transportée par un seul avion) s'égaillent beaucoup trop sur une distance souvent de plus de 3 km ; il en résulte une dispersion presque invraisemblable et des bataillons réduits à 120 hommes.

Dans un pareil désordre, la 6^e Airborne aurait pu vivre certes de fort mauvais quarts d'heure. Elle frise le désastre.

Heureusement pour elle, un rgt. de « commandos », — autrement dit de grenadiers — qui arrive par mer, la rejoint et la renforce dès la fin de la matinée. Ceci permet au gros des planeurs, transportant le dernier régiment et le solde de la division, de venir rejoindre sans encombre le premier échelon dans la soirée de ce même jour. La crise est surmontée.

CONCLUSIONS

Est-il besoin de beaucoup épiloguer ? Les faits, je crois, parlent d'eux-mêmes avec suffisamment d'éloquence.

Le défenseur, quelles leçons peut-il en tirer supplémentairement pour le comportement de sa réserve ? Il devra commencer par accroître sa surveillance de nuit, de façon qu'il puisse déceler au plus tôt l'arrivée des premiers Airborne. S'il réussit à pourchasser ou à mettre hors de combat les éléments d'exploration pour les empêcher de marquer les terrains d'atterrissement, alors l'opération des troupes de l'air, comme nous l'avons vu, s'en trouvera sérieusement compromise. De même, si une de nos unités entendait sonner où que ce soit un signal, pas d'hésitation : Sus ! C'est là que se regroupe le bataillon ennemi. Il faut le bousculer avant qu'il ait récupéré ses hommes et son matériel.

Mais de toutes ces centaines d'hommes qui, égarés, se disséminent jusqu'aux quatre coins de l'horizon — me demanderez-vous — qu'advient-il ? Ne constituent-ils pas un immense danger pour nos troupes en infestant tout le territoire ? Le voilà bien l'éternel complexe d'infériorité dont nous nous

emberlucoquons pour songer d'abord à notre propre sécurité avant de vouloir apprécier la somme des périls qui tenaillent nos adversaires ! Essayons de nous mettre un instant dans la peau de ces hommes perdus, seuls ou par petits groupes, en plein pays ennemi. En Normandie, comme partout ailleurs du reste où ils furent engagés, ils obtinrent aide ou refuge auprès de la population, ce qui leur permit, en assez grand nombre, de rallier peu à peu leurs chefs durant les jours suivants. Remplaçons maintenant cette complicité par l'hostilité féroce de toute la nation, comme cela se produirait chez nous en cas d'invasion. Ces isolés ne rentreront jamais à leurs unités ! Comprendre-nous maintenant la valeur du peuple en armes que nous procure la constitution des gardes locales et l'appoint considérable qu'elles nous donnent dans la lutte contre les troupes de l'air ! La crainte d'un tel carnage pourrait peut-être beaucoup contribuer à écarter de nous à jamais la menace d'une attaque aérienne.

Quant à la réserve locale qui se trouverait à proximité des zones d'atterrissement, nous savons désormais qu'elle doit foncer sur l'ennemi, ne lui laisser aucun répit pour l'empêcher de se réorganiser et accroître au contraire les désordres qui enchevêtrent et démantibulent inévitablement ses troupes aux premiers moments de l'engagement. Le nombre importe peu en cet instant. Seules la résolution et la rapidité de réaction comptent. C'est l'unique comportement qui est susceptible d'empêcher les Airborne de mener à chef leurs missions.

Les réserves plus puissantes que l'on rameuterait ensuite s'efforceront en premier lieu d'interdire aux divers bataillons adverses de se resserrer en un dispositif cohérent. Elles se glisseront hardiment dans les larges intervalles qui les séparent au début. Ayant ainsi fragmenté et disloqué la division Airborne », elles réduiront dans un second temps de la manœuvre ses divers centres de résistance, l'un après l'autre, méthodiquement. De plus, en s'imbriquant à pareil point parmi les troupes de l'air, elles suppriment à l'aviation ennemie toute

velléité de les bombarder, car leurs bombes s'abattraient tout autant sur leurs amis que sur nos compagnies. Il en serait de même avec des ballots de ravitaillement. Les avions devront abandonner leurs camarades sur terre à leur sort, à la merci de nos troupes.

Nous avons maintenant, je crois, tout vu et tout pesé ce qui pouvait nous intéresser. Puisse cette étude avoir fait mieux connaître les particularités, le mode de combat et les servitudes des divisions Airborne. Puisse-t-elle, par là, avoir balayé les craintes exagérées que notre ignorance faisait naître à leur sujet. Nous savons que l'attaque aéroportée ne peut être qu'exceptionnelle. Nous possédons aussi maintenant la certitude qu'en conservant notre sang-froid pour éviter de nous laisser impressionner par son déplacement de forces à grand spectacle, nous serions capables de tenir en échec la plus puissante entreprise des Airborne, aussi bien sur le plan de la stratégie que dans le domaine de la tactique. Car les troupes de l'air forment une arme à caractère essentiellement psychologique. En les privant du bénéfice de cet attribut, nous les dépouillons aussitôt d'une bonne partie de leur prestige, de la terreur qu'elles inspirent et, partant, de leur efficacité.

Colonel NICOLAS.

teurs de conscience devaient pouvoir accomplir leur service dans les troupes sanitaires, non armées, et qu'il n'était pas possible de faire de comparaison avec d'autres Etats n'ayant pas le service militaire obligatoire. La commission d'études est arrivée, elle aussi, à des constatations analogues.

L'activité proprement dite de la SSO s'est concentrée tout naturellement sur *l'activité hors service des officiers*, raison d'être de la SSO et pilier de notre système des milices. La SSO, aux termes de l'article 30 de ses statuts, subventionne aussi les *revues militaires* dont l'*Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift*, organe officiel de la SSO, la Revue militaire suisse et la *Rivista Militare della Svizzera Italiana*. Parmi les *excursions*, le rapport souligne le succès du voyage aux champs de bataille alsaciens, l'excursion en Normandie, celle dans les Ardennes et enfin le voyage en Italie du Sud. Le *service des conférences* reste, lui aussi, une branche d'activité importante. Les *concours* n'ont pas eu le succès voulu, seuls neuf travaux ont été présentés. Les *cours d'équitation* et surtout les nouveaux cours d'introduction au service motorisé ont connu un succès retentissant puisque pour ces derniers, 33 cours avec 1500 élèves ont eu lieu ou sont en cours d'organisation.

Le rapport mentionne enfin le travail de la *commission d'information* et de la *commission sportive*, qui a notamment organisé la première course d'orientation de nuit de la SSO à Macolin, dont nous avons rendu compte dans nos colonnes. Le rapport du Comité central termine sur une note optimiste tout en constatant que le travail du futur comité central ne sera pas moindre que celui des dernières années — bien au contraire.

Cap. F.

ERRATA (v. N° 6-1949) :

- P. 278, 8^e ligne, lire : on *envisagea* (au lieu de envisagera).
 - P. 285, 4^e ligne depuis le bas, lire : *vers* leur objectif (au lieu de vu).
 - P. 286, 2^e ligne, lire : 500 *m.* de largeur (au lieu de 500 km!).
 - P. 288, 2^e ligne, lire : *qu'éprouvera* (au lieu de qu'éprouva).
 - P. 289, 2^e ligne, supprimer le « ne » à la fin de la ligne.
 - P. 294, 14^e ligne, lire : son *déploiement* (au lieu de déplacement).
-